

DEVOIR 8 (de type EAF)

(Durée conseillée : 4h00)

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation du 17^e siècle à nos jours

Textes :

Texte A. Albert Camus, *Le malentendu* (1944), acte III.

Texte B. Jean Anouilh, *Antigone* (1944), extrait.

Texte C. Jean-Paul Sartre, *Les Mains sales* (1947), 6^{ème} tableau, scène 2 (extrait).

Texte A- Albert Camus, *Le malentendu* (1944) Acte III.

[Maria est à la recherche de Jan, son mari. Descendue dans une auberge, elle découvre que l'aubergiste, Martha et la mère de cette dernière, respectivement la sœur et la mère de Jan, sont aussi ses meurtrières.]

MARIA, *avec un grand effort*. - Écoutez, cessons ce jeu, si c'en est un. Ne nous égarons pas en paroles vaines. Dites-moi, bien clairement, ce que je veux savoir bien clairement, avant de m'abandonner.

MARTHA - Il est difficile d'être plus claire que je l'ai été. Nous avons tué votre mari cette nuit, pour lui prendre son argent, comme nous l'avions fait déjà pour quelques voyageurs avant lui.

MARIA - Sa mère et sa sœur étaient donc des criminelles ?

MARTA - Oui.

MARIA, *toujours avec le même effort*. - Aviez-vous déjà appris qu'il était votre frère ?

MARTHA - Si vous voulez le savoir, il y a eu malentendu. Et pour peu que vous connaissiez le monde, vous ne vous en étonnerez pas.

MARIA, *retournant vers la table, les poings contre la poitrine, d'une voix sourde*. - Oh! mon Dieu, je savais que cette comédie ne pouvait être que sanglante, et que lui et moi serions punis de nous y prêter. Le malheur était dans ce ciel. *(Elle s'arrête devant la table et parle sans regarder Martha.)* Il voulait se faire reconnaître de vous, retrouver sa maison, vous apporter le bonheur, mais il ne savait pas trouver la parole qu'il fallait. Et pendant qu'il cherchait ses mots, on le tuait. *(Elle se met à pleurer.)* Et vous, comme deux insensées, aveugles devant le fils merveilleux qui vous revenait... car il était merveilleux, et vous ne savez pas quel cœur fier, quelle âme exigeante vous venez de tuer ! Il pouvait être votre orgueil, comme il a été le mien. Mais, hélas, vous étiez son ennemie, vous êtes son ennemie, vous qui pouvez parler froidement de ce qui devrait vous jeter dans la rue et vous tirer des cris de bête!

MARTHA - Ne jugez de rien, car vous ne savez pas tout. À l'heure qu'il est, ma mère a rejoint son fils. Le flot commence à les ronger. On les découvrira bientôt et ils se retrouveront dans la même terre. Mais je ne vois pas qu'il y ait encore là de quoi me tirer des cris. Je me fais une autre idée du cœur humain et, pour tout dire, vos larmes me répugnent.

MARIA, *se retournant contre elle avec haine*. - Ce sont les larmes des joies perdues à jamais. Cela vaut mieux pour vous que cette douleur sèche qui va bientôt me venir et qui pourrait vous tuer sans un tremblement.

MARTHA - Il n'y a pas là de quoi m'émouvoir. Vraiment, ce serait peu de chose. Moi aussi, j'en ai assez vu et entendu, j'ai décidé de mourir à mon tour. Mais je ne veux pas me mêler à eux. Qu'ai-je à faire dans leur compagnie? Je les laisse à leur tendresse retrouvée, à leurs caresses obscures. Ni vous ni moi n'y avons plus de part, ils nous sont infidèles à jamais. Heureusement, il me reste ma chambre, il sera bon d'y mourir seule.

MARIA – Ah ! vous pouvez mourir, le monde peut crouler, j'ai perdu celui que j'aime. Il me faut maintenant vivre dans cette terrible solitude où la mémoire est un supplice.

Texte B - Jean Anouilh, *Antigone* (1944).

[Œdipe a eu deux fils, Étéocle et Polynice, ainsi que deux filles, Antigone et Ismène. A sa mort ses deux fils se sont entretués pour prendre le pouvoir. Leur oncle, Créon, refuse d'enterrer Polynice qu'il considère comme un traître. Contre l'avis de Créon et faisant fi de ses menaces, Antigone décide malgré tout rendre les honneurs funèbres à son frère. Ismène tente de l'en dissuader.]

ISMÈNE – Tu sais, j'ai bien pensé, Antigone.

ANTIGONE – Oui.

ISMÈNE – J'ai bien pensé toute la nuit. Tu es folle.

ANTIGONE – Oui.

ISMÈNE – Nous ne pouvons pas.

ANTIGONE, après un silence, de sa petite voix. – Pourquoi ?

ISMÈNE – Il nous ferait mourir.

ANTIGONE – Bien sûr. A chacun son rôle. Lui, il doit nous faire mourir, et nous, nous devons aller enterrer notre frère. C'est comme cela que ç'a été distribué. Qu'est-ce que tu veux que nous y fassions ?

ISMÈNE – Je ne veux pas mourir.

ANTIGONE, doucement – Moi aussi j'aurais bien voulu ne pas mourir.

ISMÈNE – Écoute, j'ai bien réfléchi toute la nuit. Je suis l'aînée. Je réfléchis plus que toi. Toi, c'est ce qui te passe par la tête tout de suite, et tant pis si c'est une bêtise. Moi, je suis plus pondérée. Je réfléchis.

ANTIGONE – Il y a des fois où il ne faut pas trop réfléchir.

ISMÈNE – Si, Antigone. D'abord c'est horrible, bien sûr, et j'ai pitié moi aussi de mon frère, mais je comprends un peu notre oncle.

ANTIGONE – Moi je ne veux pas comprendre un peu.

ISMÈNE – Il est le roi, il faut qu'il donne l'exemple.

ANTIGONE – Moi, je ne suis pas le roi. Il ne faut pas que je donne l'exemple, moi... Ce qui lui passe par la tête, la petite Antigone, la sale bête, l'entêtée, la mauvaise, et puis on la met dans un coin ou dans un trou. Et c'est bien fait pour elle. Elle n'avait qu'à ne pas désobéir !

ISMÈNE – Allez ! Allez !... Tes sourcils joints, ton regard droit devant toi et te voilà lancée sans écouter personne. Écoute-moi. J'ai raison plus souvent que toi.

ANTIGONE – Je ne veux pas avoir raison.

ISMÈNE – Essaie de comprendre au moins !

ANTIGONE – Comprendre... Vous n'avez que ce mot-là dans la bouche, tous, depuis que je suis toute petite. Il fallait comprendre qu'on ne peut pas toucher à l'eau, à la belle eau fuyante et froide parce que cela mouille les dalles, à la terre parce que cela tache les robes. Il fallait comprendre qu'on ne doit pas manger tout à la fois, donner tout ce qu'on a dans ses poches au mendiant qu'on rencontre, courir, courir dans le vent jusqu'à ce qu'on tombe par terre et boire quand on a chaud et se baigner quand il est trop tôt ou trop tard, mais pas juste quand on en a envie ! Comprendre. Toujours comprendre. Moi, je ne veux pas comprendre. Je comprendrai quand je serai vieille. (Elle achève doucement.) Si je deviens vieille. Pas maintenant.

Texte B - Jean-Paul Sartre, *Les Mains sales* (1947), 6ème tableau, scène 2 (extrait).

[Hugo, jeune communiste idéaliste, est devenu secrétaire de Hoederer dirigeant du parti considéré par certains comme trop modéré. Hugo a pour mission de le tuer et Hoederer l'a compris.]

HOEDERER – De toute façon, tu ne pourrais pas faire un tueur. C'est une affaire de vocation.

HUGO – N'importe qui peut tuer si le Parti le commande.

HOEDERER – Si le Parti te commandait de danser sur une corde raide, tu crois que tu pourrais y arriver ? On est tueur de naissance. Toi, tu réfléchis trop : tu ne pourrais pas.

HUGO – Je pourrais si je l'avais décidé.

HOEDERER – Tu pourrais me descendre froidement d'une balle entre les deux yeux parce que je ne suis pas de ton avis sur la politique ?

HUGO – Oui, si je l'avais décidé ou si le Parti me l'avait commandé.

HOEDERER – Tu m'étonnes. (Hugo va pour plonger la main dans sa poche mais Hoederer la lui saisit et l'élève légèrement au-dessus de la table.) Suppose que cette main tienne une arme et que ce doigt-là soit posé sur la gâchette...

HUGO – Lâchez ma main.

HOEDERER sans le lâcher. – Suppose que je sois devant toi, exactement comme je suis et que tu me vises...

HUGO – Lâchez-moi et travaillons.

HOEDERER – Tu me regardes et au moment de tirer, voilà que tu penses : « Si c'était lui qui avait raison ? » Tu te rends compte ?

HUGO – Je n'y penserais pas. Je ne penserais à rien d'autre qu'à tuer.

HOEDERER – Tu y penserais : un intellectuel, il faut que ça pense. Avant même de presser sur la gâchette tu aurais déjà vu toutes les conséquences possibles de ton acte : tout le travail d'une vie en ruine, une politique flanquée par terre, personne pour me remplacer, le Parti condamné peut-être à ne jamais prendre le pouvoir...

HUGO – Je vous dis que je n'y penserais pas !

HOEDERER – Tu ne pourrais pas t'en empêcher. Et ça vaudrait mieux parce que, tel que tu es fait, si tu n'y pensais pas avant, tu n'aurais pas trop de toute ta vie pour y penser après. (Un temps). Quelle rage avez-vous tous de jouer aux tueurs ? Ce sont des types sans imagination : ça leur est égal de donner la mort parce qu'ils n'ont aucune idée de ce que c'est que la vie. Je préfère les gens qui ont peur de la mort des autres : c'est la preuve qu'ils savent vivre.

HUGO – Je ne suis pas fait pour vivre, je ne sais pas ce que c'est que la vie et je n'ai pas besoin de le savoir. Je suis de trop, je n'ai pas ma place et je gêne tout le monde ; personne ne m'aime, personne ne me fait confiance.

HOEDERER – Moi, je te fais confiance.

HUGO – Vous ?

HOEDERER – Bien sûr. Tu es un môme qui a de la peine à passer à l'âge d'homme mais tu feras un homme très acceptable si quelqu'un te facilite le passage. Si j'échappe à leurs pétards et à leurs bombes, je te garderai près de moi et je t'aiderai.

I- Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Comment la violence du conflit s'exprime-t-elle dans ces diverses scènes d'affrontement ?

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

- **Commentaire**

Vous commenterez le texte A.

- **Dissertation**

Dans *Notes sur le théâtre* (1960), Ionesco affirme : « Il faut aller au théâtre comme on va à un match de football, de boxe, de tennis. Le match nous donne en effet l'idée la plus exacte de ce qu'est le théâtre à l'état pur : antagonismes en présence, oppositions dynamiques, heurts sans raison de volontés contraires. (...) »

En vous appuyant sur le corpus, vos lectures et éventuellement votre expérience de spectateur, vous vous demanderez en quoi le théâtre serait le genre idéal pour représenter les conflits, les débats, les affrontements qui peuvent exister dans les rapports humains.

- **Invention**

Un metteur en scène s'adresse à l'ensemble de son équipe (acteurs, scénographe, costumiers, éclairagistes...) pour définir ses choix d'interprétation de l'extrait d'*Antigone* (texte A) et donner ses consignes pour qu'elle devienne, lors du spectacle, une grande scène d'affrontement.

Vous rédigerez son intervention.